

INTRODUCTION

Les Amériques bénéficient d'une image unique parmi les Européens, comme en témoignent les diverses vagues migratoires entre l'Ancien Monde et le Nouveau, ou encore les discours comparant les Amériques à une terre promise, un Eldorado, qu'il s'agisse des États-Unis, du Brésil, du cône sud ou des *West Indies*. Ce sont les multiples imaginaires et pratiques de l'Ouest que ce volume collectif se propose d'analyser.

Les auteurs de cet ouvrage évoquent l'Ouest et les projets de colonisation vers les Amériques, le Grand Ouest Américain (*Far West* ou *Wild West*), région gigantesque et sauvage, le mythe de la conquête de l'Ouest et de l'Amérique de tous les possibles, le mythe fondateur des États-Unis. Ils soulignent que « l'Ouest » peut être défini comme un espace géographique mais également comme une entité historique, culturelle, sociologique ou une représentation psychologique, littéraire ou encore discursive ; qu'il peut être une terre d'exil, de bannissement, d'opposition à l'ordre établi. Ils renvoient au Brésil d'un imaginaire et d'une colonisation de l'Ouest, mais aussi au Mexique et aux Caraïbes, les *West Indies* qui ont joué un rôle particulier dans la construction de la notion de l'Ouest, comme en témoigne leur nom en anglais. Cet ouvrage présente diverses interprétations et réalités de l'Ouest dans les Amériques. Il s'agit bien d'expertiser le concept – et l'image – de l'Ouest dans l'ensemble du continent américain, ce qui explique la variété des sujets développés. Il ressort toutefois que trois approches sont privilégiées : l'analyse de la notion d'espace et des modalités de la conquête des territoires peut expliquer les relations des hommes avec les espaces américains. Se pencher sur cette notion semble légitime compte tenu de la réalité américaine, un continent entier ! Une deuxième approche révèle de nouvelles images de l'Ouest, l'impact de l'imaginaire dans la construction de ces images au sein des consciences collectives et aussi individuelles. Ainsi l'Ouest a nourri les « rêves américains », qui modèlent non seulement ces territoires, par opposition à l'Est par exemple, mais aussi quelquefois les nations toutes entières. C'est la raison pour laquelle on peut avancer qu'il existe une esthétique de l'Ouest. Celui-ci inspire les artistes, ce dont la troisième partie de cet ouvrage rend compte à travers des études se référant à la photographie, au cinéma, à la peinture, autant que la poésie ou certaines littératures qui se nourrissent de l'Ouest pour s'exprimer. Ainsi, il a semblé logique, naturel, voire indispensable de se pencher sur la problématique de l'Ouest dans une dimension pluridisciplinaire, voire transdisciplinaire.

Certains des auteurs de cet ouvrage (Geneviève Dragon, Nathalie Massip ou encore Juliette Trân-Manicki) se sont inspirés des nouveaux historiens qui ont émergé dans les

années 1960 et 1970 pour remettre en question une histoire eurocentrée¹. Leur volonté était de présenter une approche globale où la réalité était saisie dans sa multiplicité, prenant en compte les dimensions économiques, politiques, sociales, idéologiques et culturelles. Si ce renouveau s'est manifesté dans des études ponctuelles sur l'esclavage et la reconstruction, la période révolutionnaire ou encore dans la formation du « capitalisme politique », il est aussi apparu dans l'analyse de l'expansion territoriale, la conquête de l'Ouest étant perçue comme la première étape de l'impérialisme américain. Le plus représentatif de ces historiens et qui incarne toutes ces tendances est sans nul doute Howard Zinn, qui nous livre avec son ouvrage *A People's History of the United States* (1980), une histoire du peuple, par le peuple, pour le peuple. Dès les premières lignes du premier tome, intitulé « La conquête (1492-1898) », le ton est donné : Zinn rompt avec l'histoire « officielle » des États-Unis, ses mythes, ses héros, ses valeurs, son idéologie. Il montre, comme le souligne Philippe Daumas « que les Européens n'ont découvert et colonisé les Amériques que pour l'appât du gain et la recherche du profit, excluant toute volonté civilisatrice, toute générosité, toute humanité même² ». James Loewen également, dans son ouvrage *Lies My Teacher Told Me: Everything Your American History Textbook Got Wrong*³, publié en 2008, déconstruit l'histoire présentée dans les manuels et décrit les différents épisodes de l'expansion des États-Unis de manière à en privilégier la dimension sociale, à donner la parole à ceux que l'histoire traditionnelle a ignoré, à mettre à jour des faits que cette dernière s'est toujours efforcée de cacher ou de minimiser.

Ces auteurs reconstruisent la mémoire des Indiens qui ont été poussés vers l'Ouest pour laisser la place aux nouveaux colons, la mémoire des traités violés, des terres spoliées, des cultures détruites, de la résistance spirituelle. L'histoire de l'Ouest a aussi été l'histoire des Noirs, faite de soumissions apparentes et de révoltes armées, celle des petits fermiers, des journaliers, des ouvriers, dont les luttes ponctuent l'ordre établi.

Les auteurs de la deuxième partie de cet ouvrage pointent quant à eux une littérature de l'Ouest, héritière de ces écrivains américains de renom qui situent leurs récits d'aventures dans le *Wild West*, avant même la fin de la conquête de l'Ouest, comme James Fenimore Cooper, dont une partie de l'œuvre se fonde sur les récits des Amérindiens d'Amérique et dont les romans ont pour cadre les territoires des Iroquois ou pour thématique les luttes entre Français et Anglais en Amérique du Nord, au XVIII^e siècle (*Le Dernier des Mohicans*, 1826). On pense également à Mark Twain, l'un des premiers auteurs à utiliser la langue parlée authentique des États du Sud et de l'Ouest pour décrire avec réalisme et sévérité la société américaine ; à Owen Wister, au début du XX^e siècle, dont l'œuvre s'inspirait largement du *Far West* (*Le Virginien, un homme des plaines*, 1902⁴) ; ou encore à Zane Grey, connu pour ses romans d'aventures et pour ses histoires qui présentaient une image idéalisée de l'Ouest (*L'Esprit de la Frontière*⁵, 1906).

-
1. Voir par exemple LIMERICK NELSON P., *The Legacy of Conquest: the Unbroken Past of the American West*, New York, W. W. Norton & Co, 1987.
 2. DAUMAS P., « Howard Zinn, Une Histoire populaire des USA pour les ados », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2011, p. 116-117.
 3. *Les mensonges que l'on m'a enseignés : toutes les erreurs de votre manuel d'histoire américaine*.
 4. *The Virginian: A Horseman of the Plains*.
 5. *Spirit of the Border*.

Le développement de la littérature populaire à partir des années 1860 fut déterminant dans la propagation de la mythologie de l'Ouest. Le récit autobiographique de Laura Ingalls, *La Petite Maison dans la prairie* (1932), est également représentatif du mode de vie, du quotidien, et des difficultés d'une famille de pionniers dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans les *pulp magazines* de la première moitié du XX^e siècle, publications peu coûteuses et de piètre qualité, les histoires se déroulant dans l'Ouest sauvage connaissent un grand succès, parallèle à celui des *western* qui commencent à fleurir au cinéma. Ce sont tous ces auteurs populaires qui, comme nous allons le voir, ont inspiré les écrivains choisis par les contributeurs à cet ouvrage.

Onze chapitres, écrits par des historiens, des géographes et des civilisationnistes composent la première partie qui porte sur les « espaces de l'Ouest ».

L'espace est envisagé ici, non comme un simple support de réalités sociologiques, historiques, politiques, économiques et idéelles, mais comme le résultat d'un jeu variable d'actions et d'interrelations entre les hommes. Il s'agit d'un espace rêvé, nommé, habité, travaillé, raconté, en un mot : approprié⁶. Martine Droulers parle de « géographicité » pour évoquer cette alchimie si particulière entre les hommes, leur milieu et leur destin. Elle évoque également la « géophagie », la boulimie d'espace, pour caractériser le Brésil, mais cette formule caractérise aussi tous les espaces dont il est question dans ce volume. En effet, si le terme « conquête de l'Ouest » renvoie à la colonisation de la région située à l'ouest des Appalaches, amorcée par l'ordonnance de Thomas Jefferson en 1785 et achevée en 1893 avec la colonisation des dernières terres libres de l'Ouest, nous nous demanderons si ce terme ne peut pas s'appliquer hors de son contexte de référence.

Par ailleurs, « l'Ouest » est une notion tout autant conventionnelle que contestée, comme l'indiquent notamment les chapitres de Raymond Blake et Martine Droulers, qui soulignent que l'espace et la mentalité de l'« Ouest » n'ont jamais été fixes. D'ailleurs, dans l'espace, il n'y a ni Nord ni Sud ; aussi des cartographes, comme Arno Peters en 1974 ou Stuart Mc Arthur en 1978, ont contesté la projection de Mercator en 1569, devenue conventionnelle, qui présente l'Europe au centre du monde, et plus grande que l'Amérique latine, alors que sa surface réelle n'en est que la moitié. D'ailleurs des cartes ont été dessinées qui mettent les Amériques au centre et non à l'Ouest⁷.

Les premiers chapitres mettent donc en scène la conquête de l'Ouest dans de nouveaux espaces : ceux du Brésil, du Canada et du Mexique. Les suivants font surgir la face cachée de ces conquêtes, dont la représentation change lorsque le point de vue des premiers habitants est inclus, mais aussi lorsqu'est prise en compte la complexité des relations sociales que les migrations induisent. Enfin, l'Ouest peut-être redéfini et perdre son caractère de périphérie, en contestant ou en devenant le centre, soit politiquement soit culturellement.

6. GAUTIER A., « Introduction du chapitre I. Imaginaires et mythes de l'espace américain », in G. H. LAFFONT, A. GAUTIER, D. MARTOUZET, G. CHAMEROIS, N. BERNARD (dir.), *L'espace au Nouveau Monde. Mythologies et ancrages territoriaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Des Amériques », 2013, p. 12-17.

7. Voir par exemple (<http://www.flourish.org/upsidedownmap/>), consulté le 18 décembre 2015.

La conquête de l'Ouest eut lieu dans d'autres espaces, où l'on trouve des Indiens, des aventuriers, des chasseurs d'or, des militaires, mais aussi des chevaux et des chemins de fer, car la conquête d'un espace n'est pas seulement affaire d'hommes mais aussi de technologies.

Ainsi, selon Pascale Smorag, il n'y a pas de province canadienne à l'identité plus *western*, avec ses *cowboys*, sa musique *country* et ses rodéos, que l'Alberta et la Saskatchewan. Pourtant, la toponymie atteste en maints lieux des ambitions colonisatrices françaises, de missions religieuses, et, démocratie oblige, d'espoirs de prospérité et de liberté. En effet, en quête du fameux passage du Nord-Ouest qui mènerait vers les richesses de Cathay, les deux grandes puissances coloniales, la France et l'Angleterre, se lancent dans une bataille tant cartographique que militaro-commerciale. Coureurs des bois et voyageurs français vont alors nommer de nombreux lieux. Ces toponymes, souvent traduits d'expressions indiennes ou décrivant des pratiques indigènes, prouvent les liens économiques mais également culturels et intimes tissés avec les nations autochtones. Après la victoire anglaise en 1763, le convoi des fourrures vers Montréal et Québec s'interrompt au profit de la baie d'Hudson. Cependant, les métis maintiennent une continuité de l'expérience francophone au Nouveau Monde avant d'en être chassés par les pionniers que déverse en masse le chemin de fer construit dans les années 1880. Par la suite, les « Croisés », oblats en Terre Sainte canadienne, prêchent et colonisent en français. Toutefois, dans le Nord-Ouest canadien le labeur l'emporte sur les velléités civilisatrices, l'Éden y est matérialiste.

Pour Martine Droulers également, la conquête du plateau central aux savanes immenses du *Cerrado* peut se comparer à celle du *Far West* nord-américain. Les efforts combinés des *bandeirantes* (explorateurs, orpailleurs et chasseurs d'Indiens), de la monarchie et de l'Église forgent une dynamique de conquête. Une ruée vers l'or au XVIII^e siècle transforme le plateau en contrée sans foi ni loi, avant que la culture du coton arboré ne le civilise au XIX^e siècle. Le mouvement d'occupation de nouveaux territoires se poursuit jusqu'au XX^e siècle avec des visées géopolitiques affirmées, orchestrées d'abord par la propagande de la « Marche vers l'Ouest » dès la fin des années 1930 avec l'attribution de milliers de lopins de terre pour la culture du café, puis la création de Brasilia. Puis les militaires au pouvoir (1964-1984) multiplient les grands projets industriels, agricoles, énergétiques, miniers, urbains, dans cette réserve d'espace toujours disponible à l'Ouest, avec notamment l'opération Amazonie. Aujourd'hui, l'objectif territorial de la conquête de l'Ouest brésilien est dépassé.

Patrick Allouette souligne que le Nord-Ouest mexicain a été, jusqu'à la mise en circulation effective du chemin de fer (1962), un très vaste territoire à conquérir et à développer. Tout y évoque le *Far West* : les affrontements entre les Amérindiens et les pionniers furent nombreux et aujourd'hui encore les hommes arborent « jeans et santiags ». Cependant, il n'y eut pas de ruée vers l'or à proprement parler car des sociétés capitalistes se chargèrent de l'exploitation minière à grande échelle. La construction de la ligne de chemin de fer Chihuahua-Pacifique en 1961 a permis d'envisager, d'une part, la liaison de cette région avec les principaux chemins de fer de la République et d'autre part, de grandes facilités pour le développement des riches régions traversées.

Néanmoins, les effets sur l'économie locale et sur les États limitrophes furent significatifs, surtout jusqu'à la privatisation de 1997, mais insuffisants.

Toutefois cet « Éden » est loin d'être omniprésent, comme nous le montrent les chapitres suivants car la focale n'est pas tant sur les dynamiques de la conquête spatiale que sur la diversité des points de vue la concernant.

En effet, Éric Roulet décrit, avec une approche d'histoire socio-démographique, une situation de conflits et de tensions sociales dans le Nord minier mexicain du Zacatecas à partir de la découverte des mines en 1543-1546. Les expéditions menées dans le Nord par les autorités de la Nouvelle-Espagne pour mater les soulèvements des Chichimèques constituent un premier apport de population nouvelle constituée d'Espagnols et d'Indiens du Mexique central. Les mines attirent des gens de toutes origines, attirés par la recherche de l'argent et d'un avenir meilleur – des Espagnols (marchands, missionnaires et prospecteurs), des Noirs, des métis et des mulâtres – et de statuts divers - les uns sont libres, les autres esclaves quelques étrangers. Les Indiens sont nombreux et ne forment pas un groupe uni car, si la plus grande partie sont des travailleurs libres, d'autres sont esclaves et subissent de nombreux abus. La société de Zacatecas est dominée par deux groupes sociaux espagnols : les propriétaires des mines ou *mineros* et les marchands. Elle apparaît comme particulièrement rude et violente, du fait notamment des écarts de richesse. La crise minière des années 1620-1630, suite aux inondations des mines et aux épidémies, conduira à de nouvelles migrations.

Gérard Hugues évoque la fièvre commémorative lié au bicentenaire de l'expédition Lewis et Clark, première marche vers l'Ouest qui atteignit le Pacifique. Cette commémoration veut réaliser une forme d'union sacrée au lendemain de l'attaque sur les tours jumelles à Manhattan. Elle fournit une occasion idéale d'intégrer les populations autochtones au récit de la conquête présentée sous les traits apaisés d'une découverte à laquelle les Amérindiens consentirent. Cependant, le récit de l'expédition émane uniquement d'écrits par des militaires blancs. La tradition orale chez les Blackfeet, rapportée par l'historien Robert J. Miller, lui-même Amérindien, raconte une toute autre histoire et considère que l'expédition avait d'autres objectifs : occuper le Nord-Ouest Pacifique et éliminer les nations indiennes placées sur la route des immigrants. Ainsi l'écrit peut mentir, comme toute autre source, et la commémoration relever d'une forme de mystification. Seule la multiplicité des points de vue permet d'assurer une plus grande véracité.

Maryse Butel rappelle la vie de Frederick Douglass, esclave américain qui dut quitter l'Ouest pour devenir libre. En effet, si pour les Européens qui émigrent aux États-Unis au XIX^e siècle, l'Amérique représente une promesse de liberté dans un pays démocratique à l'abri de toute persécution religieuse ou politique, un million et demi d'esclaves y vivent en 1820, trois millions en 1847. Parmi eux Frederick Bailey qui réussit à fuir après plusieurs tentatives et prend alors le nom de Douglass. Il s'engage pour l'abolition de l'esclavage mais est vivement attaqué et doit partir en 1845 pour un périple de vingt mois qui l'amène en Irlande, en Écosse, puis en Angleterre. Le succès de ses conférences et les amitiés qu'il noue l'amènent à prendre confiance en lui. Même si les sociétés abolitionnistes le paient moitié moins que les conférenciers blancs, il considère

ce séjour comme un des moments les plus heureux de son existence. Ainsi l'histoire de Douglass conduit à réviser le mythe de l'Ouest libérateur.

C'est également le cas par les mineurs italiens étudiés par Thierry Rinaldetti à travers les représentations des régions minières de l'Ouest américain dans *Il Lavoratore Italiano*, un hebdomadaire radical de langue italienne publié à Pittsburg, au Kansas, de 1905 à 1927. La rédaction prône le syndicalisme industriel révolutionnaire et la solidarité internationale de la classe ouvrière. Selon elle, l'Ouest américain, c'est avant tout le théâtre où se déroule le combat entre deux syndicats pour rallier à leur cause les camps de mineurs du Sud-Ouest et des Rocheuses. Les lecteurs, eux, voient dans ce journal un lieu où obtenir ou fournir des informations indispensables concernant les différentes régions minières des États-Unis. Leurs lettres sont l'équivalent d'un forum de discussion. L'Ouest américain ne semble pas avoir beaucoup fait rêver les mineurs italiens pour qui l'Ouest n'était qu'une destination parmi d'autres et plutôt le lieu d'une exploitation.

Lucie Genay montre le lien entre les deux conquêtes qu'a connues l'État du Nouveau-Mexique dans le Sud-Ouest américain, soit l'un des plus pauvres du pays. Au terme de la guerre américano-mexicaine de 1846-1848, les États-Unis se retrouvent avec une terre vaste, aride, inhospitalière et peuplée en grande majorité de Mexicains catholiques et de vingt-deux tribus amérindiennes, principalement des Indiens Pueblo. Un général propose même de rendre ce territoire au Mexique ! Le Nouveau-Mexique conserve son statut de territoire pendant soixante-quatre ans. Le développement d'un complexe nucléaire militaro-scientifique dans les années 1930 repose sur le postulat que les terres réquisitionnées sont vides ou plutôt que leurs habitants ne sont que peu significatifs. Le colonialisme intérieur débouche donc sur un colonialisme nucléaire. L'auteure parle de « pacte faustien » puisque les habitants obtiennent des bénéfices assez importants – des emplois en premier lieu malgré l'existence d'un plafond de verre pour les Amérindiens – pour un prix en santé élevé et la contamination de leurs terres.

Pourtant, l'Ouest peut aussi perdre de sa pertinence tant il semble devenir le centre et non plus la marge. L'Ouest est alors redéfini.

Ainsi, Éric Monteiro raconte comment Rio de Janeiro devient en 1807 pour la couronne portugaise, face aux risques d'une invasion française, une terre de salut à l'Ouest. Le prince régent, le futur Jean VI, décide alors le transfert de la cour au Brésil, sous l'escorte protectrice des Britanniques, cela « au moment où le continent américain tout entier se soulève contre la tutelle des métropoles européennes ». Rio de Janeiro devient le siège de la monarchie portugaise et le Brésil l'unique colonie au monde à se transformer de fait en métropole. Ce déménagement est cohérent avec le traité de Madrid, traité qui remplace en 1750 celui de Tordesillas de 1494 et établit les frontières des possessions portugaises et espagnoles non plus sur une ligne de démarcation imaginaire mais sur le principe de l'occupation effective des territoires. Il faut alors construire le nouveau siège de la cour et pour cela créer une ville idéale, ce qui ne va pas sans des mécontentements que le Souverain tente de juguler par des nominations et des récompenses. Il faut aussi développer un appareil d'État pour une gouvernance décentralisée de l'Empire. Néanmoins, cela ne suffira pas à sauver la Couronne car la révolution libérale de 1820 met un terme à l'Ancien Régime.

Marie-Christine Blin évoque un autre type de recentrement de l'Ouest lorsque celui-ci en vient à symboliser l'identité nationale dans la fédération américaine. La découverte des « Splendeurs de l'Ouest » (la vallée de Yosemite en 1851 et les forêts de séquoias l'année suivante) permet de donner une légitimité à cette nation en proie à une « anxiété culturelle » parce qu'elle n'a ni temples antiques ni églises baroques ; elle a cependant des arbres millénaires. « C'est la nature extraordinaire de l'Ouest qui allait revitaliser l'identité nationale et donner naissance au nationalisme naturaliste qui ferait du pays la « Nation de la Nature » selon la formule célèbre de l'historien Perry Miller. Ces découvertes donnent une nouvelle virginité à la Fédération et réorientent sur un axe Est-Ouest l'attention trop concentrée sur le conflit Nord-Sud. L'Ouest devient alors le symbole de résilience, refuge hors de l'histoire et lieu d'un nouveau départ.

Raymond Blake cherche à faire comprendre les multiples reconversions de l'Ouest dans l'histoire canadienne depuis presque cinquante ans. Au départ, le gouvernement britannique essaie de construire l'Ouest comme un territoire indien. Par la suite, l'Ouest se définit par rapport à la frontière et au refus du pouvoir politique centralisé. En constante révolte depuis la fin du XIX^e siècle, notamment parce qu'il n'y a plus d'Ouest à coloniser, il formule collectivement une réponse globale, fondée sur la recherche de l'égalité et du bien-être, aux principaux enjeux nationaux du moment depuis les années 1920. Cela lui permet d'être à l'origine de bon nombre d'innovations en matière de politiques qui, petit à petit, trouvent leur place dans la société canadienne : droit de vote féminin, création d'un nouvel État-providence moderne et de nouveaux partis politiques. Cependant, en cohérence avec les transformations sociétales, dans les années 1980, l'Ouest devient néolibéral et rejette les traditions et l'histoire nationale au profit d'un appareil d'état restreint et des libertés individuelles.

On voit donc que les comparaisons sont convaincantes entre le *Far West* américain et les cas évoqués au Brésil, dans l'Alberta canadienne, le Chihuahua mexicain, le Nouveau-Mexique états-unien. La conquête y a été provoquée tant par les individus que par les gouvernements. Partout le rapport avec les Indiens a été complexe, alliés un jour, ennemis l'autre, néanmoins la notion de colonialisme interne continue à rendre compte des rapports solidifiés dans les Ouests étudiés. Mais l'Ouest, c'est aussi un espace de régénération symbolique ou politique, un lieu d'inventivité, voire de recentrement. C'est l'espace où les imaginaires collectifs, nationaux, communautaires foisonnent car il demeure pour la plupart des Américains, une terre d'aventures, d'opportunités, de libertés, « d'espace » que l'Est n'offre pas.

Ainsi, la seconde partie du volume est consacrée au mythe de l'Ouest, à ce qu'il peut susciter dans l'imaginaire, et à l'éventuelle remise en cause de la représentation de cet espace ou de sa mythologie dans la psyché américaine. Les différents chapitres de cette partie proposent une nouvelle version de l'Ouest, « entre images et imaginaires ».

C'est la représentation multiple de l'Amérique, à l'Ouest face à l'Afrique, dans la littérature africaine, que Benaouda Lebdaï tente de saisir. La vision du colonisé, de l'esclave est sous-jacente dans les rapports entre Blancs et Noirs. Quelques textes « phares » servent à comprendre comment les Africains voient tout d'abord dans l'Amérique, cette « terre de l'Ouest » une image destructrice, pleine d'inhumanité issue

de l'histoire de l'esclavage. Mais l'auteur souligne comment, durant la Renaissance de Harlem, la littérature africaine décrit l'Amérique comme la terre de tous les possibles. L'Ouest s'apparente alors à un remède contre les affres de la misère et de la répression africaine. Paradoxalement, malgré cette image de liberté, « de pays honni transformé en terre promise », encore aujourd'hui, les préjugés persistent, héritage du passé esclavagiste américain. La littérature africaine choisie par Benaouda Lebdaï atteste du processus de victimisation des Africains autant que les difficultés des Américains à se détacher de leurs préjugés. Cet ethnocentrisme, cette croyance en la supériorité des Blancs face aux personnes de couleur, est un pilier de la psyché américaine et a contribué à la construction de l'Ouest, inspirée par la « Destinée Manifeste ».

En conséquence, des hommes noirs peuvent être amenés à rejeter leur identité, par souci de rompre avec le processus de marginalisation, et à voir dans les opportunités de l'Ouest une possibilité de nouvelle identification. Dans son chapitre sur l'étude de deux autobiographies, *A Thrilling Sketch of the Life of the Distinguished Chief Okah Tubbee* d'Okah Tubbee (1848) et *Long Lance* de Chief Buffalo Child Long Lance (1928), Fabrice Lecorguillé s'intéresse à une nouvelle représentation raciale à l'Ouest. Ces œuvres ont la particularité de donner une nouvelle image de l'Amérindien car la hiérarchisation raciale est telle que, figure mythique de l'Ouest, il jouit d'une meilleure reconnaissance que l'homme noir, esclave. Aussi, les auteurs noirs de ces autobiographies se font passer pour des Amérindiens dans leurs écrits afin de gagner en respectabilité. C'est donc l'ensemble de l'organisation sociale, raciale et culturelle de l'Ouest ainsi que sa place dans la conscience collective qui peut se retrouver modifiée du fait que certains individus remettent en question non seulement les identités mais également les modes de socialisation.

Aux États-Unis, la théorie de la Frontière avancée par Frederick Jackson Turner en 1893 définit l'Ouest comme l'un des piliers de l'américanité, le berceau de la nation. En ce sens, il alimente la conscience collective. Plus qu'un simple territoire géographique et historique qui participe à la fondation de la nation, il contribue à la construction culturelle, discursive et iconographique, voire psychologique, de l'exceptionnalisme américain. L'Ouest est partie intégrante de l'imaginaire national états-unien, légitimant la présence des Blancs, reconsidérant le statut inférieur des Amérindiens et des Noirs, expliquant la conquête des territoires.

Nous sommes ici invités à reconsidérer l'image attendue de l'Ouest qui apparaît traditionnellement comme « une page blanche que l'Amérique s'attache à remplir des récits de sa destinée manifeste » car c'est à l'Ouest que la nation acquiert sa spécificité face à l'Europe, aux Vieux Continents, à l'Est. C'est ce que constate Élisabeth Lamothe dans son étude du roman *Blue Horse Dreaming* de Melanie Wallace. Les mythes de l'Ouest, la grandeur de sa conquête et le modèle de la civilisation blanche, sont remis en question à travers ce récit de captivité des deux femmes blanches qui retournent à la « civilisation des Blancs » après avoir été retenues parmi des Amérindiens : ce roman invite à concevoir l'Ouest des Blancs comme un univers de désolation et de violence. En même temps, et c'est là que réside la force de *Blue Horse Dreaming*, c'est le récit de captivité en tant que genre littéraire qui donne cette image culturelle, linguistique et sociale d'un Ouest qui se révèle destructeur.

C'est également une image d'aliénation que propose James Welch dans son roman *The Death of Jim Loney*. Comme dans *Blue Horse Dreaming*, l'Ouest provoque l'enfermement : c'est le retour parmi les Anglo-Américains qui y conduit dans l'œuvre de Wallace ; c'est la co-existence entre les civilisations blanche et amérindienne, les incompréhensions mutuelles dans celle de Welch ; Marc Michaud nous montre dans son étude de *The Death of Jim Loney* la force aliénante de l'Ouest. Partagé entre le monde des Blancs – et l'Est – et celui des Amérindiens, à l'Ouest, Jim Loney, un « sang mêlé », part en quête de son identité en tentant de se rapprocher de son passé, de ses ancêtres, voire des légendes de l'Ouest. C'est la place de sa conception de l'Ouest dans la construction de son identité mixte qui constitue le cœur de l'œuvre. Loney rejette les chemins qui s'ouvrent à lui pour trouver sa voie, car c'est une image inversée du rêve américain que Welch propose. L'imaginaire attaché à l'Ouest est revisité ; l'espace géographique, symbolique et identitaire qu'il représente est devenu stérile pour les Amérindiens, alors que traditionnellement les Amérindiens sont associés à ce territoire.

C'est encore une version de déracinement, voire de recentrement, comme la première partie de ce volume l'analyse, mais aussi paradoxalement d'ancrage, lié à l'Ouest qu'explique Geneviève Dragon dans son expertise du roman *In the Rogue Blood* de James Carlos Blake. Sur un fond de contexte historique précis, le milieu du XIX^e siècle, la conquête de nouveaux territoires et la guerre avec le Mexique, le roman relate l'aventure de deux frères qui partent de la Nouvelle-Orléans pour se rendre au Texas où ils espèrent devenir propriétaires terriens. L'originalité de ce roman repose sur les images de chaos et de violence qui sont associées à l'Ouest. Mais la représentation que Blake propose n'est pas une critique de la violence en tant que telle. Il s'agit de ne plus magnifier la violence, comme les westerns ont pu le faire par exemple, mais de considérer celle-ci comme une caractéristique de l'aube de la civilisation étatsunienne. Alors qu'à l'Ouest, la loi du plus fort et la violence sont des traits familiers du quotidien, que l'imaginaire se nourrit de ces forces individualistes, une nouvelle représentation de l'Ouest a émergé, qui remet en question les visions classiques. Par exemple, comme souligné précédemment, Howard Zinn ou Patricia Nelson Limerick n'hésitent pas à revisiter non seulement l'histoire de l'Ouest au travers des yeux des minorités et des victimes, mais ils bouleversent les images idéalisées qui nourrissent une représentation blanche et civilisatrice de l'Ouest. L'objectif consiste à redonner aux minorités, aux Amérindiens en particulier, leur crédit dans le développement de la nation.

Toutefois, dans l'imaginaire classique nord-américain, la grandeur de l'Ouest prend sa source dans l'engagement des Blancs à vouloir le développer, s'y installer et le faire prospérer.

Alessandra Magrin consacre son étude aux Italiens qui ont exploré de nouveaux territoires aux États-Unis et dont les récits ont alimenté l'imaginaire de l'Ouest, le mythe de la Frontière, non seulement en Amérique mais également en Italie à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. Mais, Luigi Castiglioni et Giacomo Costantino Beltrami, entre autres, grâce à leurs récits de voyage, démythifient cette image idéalisée pour en donner une version plus réaliste, voire controversée, qu'il s'agisse de la vie quotidienne des pionniers ou de la représentation des Amérindiens. Ainsi ces explorateurs émettent des réserves sur le sens des relations entre Blancs et Amérindiens dans

l'Ouest, ce qui diffère de la littérature classique des pionniers, fondatrice du mythe de l'exceptionnalisme américain du *Wild West*.

Juliette Trân-Manicki, dans son analyse de la place de Daniel Boone dans la construction du mythe de l'Ouest, explique comment ce pionnier, fondateur légendaire du Kentucky au XVIII^e siècle, contribue à la colonisation du territoire et, de ce fait, à la culture nationale étas-unienne. Son image ainsi que les textes qui lui sont consacrés au XIX^e siècle proposent deux interprétations du rôle de Daniel Boone dans la construction de la nation, une première qui serait romantique et une seconde que l'on pourrait qualifier de « guerrière », ce qui légitime le caractère exceptionnel de l'Ouest et la politique impérialiste des Américains qui prône la supériorité de la civilisation sur la *wilderness*. Son image est une illustration de l'homme de la Frontière tel que Frederick Turner le définissait, et qui sous-tend la « Destinée Manifeste » qui a poussé les Américains à partir à la conquête de l'Ouest. Daniel Boone, comme les explorateurs italiens, participent à la construction nationale de l'Ouest aux États-Unis. Il ressort que cette région, grâce à son histoire, à son image, exerce une influence sur l'ensemble de la nation américaine, ce qui atteste plus qu'un simple impact mais une véritable mythologie.

Frederick Turner a inspiré bon nombre de récits, de théories et d'historiens. C'est ce que reprend Charles Joseph dans son étude de la place de la ville de Los Angeles dans l'Ouest. Selon Turner, plus on va à l'ouest, plus on devient américain. Aussi, que dire de cette ville qui se trouve à l'ouest de l'Ouest ? Fondée sur le mythe de l'Ouest, la « ville des Anges », originellement un *pueblo* hispanique, s'est construite à partir d'une image idéalisée de la ville : on peut se demander si cette image reflète la réalité urbaine ou si, inversement, c'est pour répondre à un imaginaire collectif que la ville s'est développée de la sorte. Là réside la spécificité de l'Ouest. Imaginaire et réalité tendent à se mêler sans que, par moments, l'on sache lequel de ces deux aspects a précédé l'autre, a stimulé le développement des espaces, a construit la nation.

Ces textes donnent une nouvelle interprétation de l'Ouest tout en soulignant l'impact de cet espace dans l'imaginaire. De nouvelles images ont surgi, que l'on retrouve, embellies ou discréditées, dans l'esthétique de l'Ouest.

Ainsi, la troisième partie de ce volume est consacrée à « l'Ouest dans les arts ». En effet, les contributeurs soulignent à quel point la découverte de l'Ouest dans les Amériques, l'expansion, la colonisation du territoire et les conflits avec les autochtones ont pu inspirer les artistes, peintres, dessinateurs, écrivains et photographes qui accompagnèrent par exemple les expéditions et les chantiers du transcontinental et comment les représentations qu'ils ont données ont contribué par la suite à la construction d'un Ouest édenique. Les différents événements qui s'y sont déroulés ont donné naissance à une production littéraire et artistique abondante. Les auteurs s'intéressent ainsi à la façon dont les aventures des premiers trappeurs et colons, des mineurs, des migrants, des *cow-boys* et des Indiens vont alimenter un imaginaire qui contraste fortement avec l'Est du pays.

Dans son article intitulé « Quand l'art de l'Ouest s'expose », Nathalie Massip compare deux expositions organisées respectivement en 1991 et 1992 : « The West as America » et « Discovered Lands, Invented Pasts ». Les œuvres exposées, pour la plupart

de grands classiques de l'art états-unien, portant sur l'Ouest et l'expansion territoriale, avaient pour objet de montrer que les artistes de cette période dépeignaient une conquête de l'Ouest qui correspondait à une idéologie nationale expansionniste. Cependant, bien qu'ayant des objectifs similaires, ces deux expositions ne suscitèrent pas les mêmes réactions. « The West as America » fit l'objet d'intenses controverses relayées par les médias et les membres du Congrès alors que « Discovered Lands, Invented Pasts » passa relativement inaperçue, ne suscitant ni polémique ni bataille politique. Nathalie Massip se penche sur ces deux expositions majeures et plus particulièrement sur certaines des œuvres exposées, et tente d'établir quelques pistes et hypothèses pour comprendre une telle différence de réception dans un contexte de « guerres culturelles ». Elle montre la place des grands classiques de l'art américain dans l'inconscient collectif de la nation ainsi que la place centrale de l'Ouest dans cet imaginaire.

Éliane Elmaleh s'est elle aussi intéressée à l'esthétique de l'ouest des États-Unis et à la façon dont Richard Prince, peintre et photographe star dans ce pays, a réinterprété l'image du *cow-boy*, notamment en revisitant les publicités de la marque de cigarettes Marlboro, qui a fait des héros à cheval sur fond de *Far West* des figures emblématiques de l'énergie et de la virilité de l'Ouest américain. Ainsi, en re-photographiant et recadrant ces images, Prince expose l'homme de Marlboro comme fiction ; l'enjeu n'est pas de détourner la publicité dans le but de démontrer les mécanismes idéologiques qui se cachent derrière l'archétype américain de virilité, mais plutôt de capter la séduction d'une telle image. Éliane Elmaleh montre que ces images, simulacres d'une fiction, font paraître l'irréalité d'une imagerie de l'Ouest, composée de stéréotypes de représentations devenus si habituels dans l'iconologie américaine que leur artificialité en est devenue invisible. En s'appropriant ces photographies, Prince attire l'attention sur la façon dont l'icône qu'est le *cow-boy* américain et l'histoire de l'Ouest ont été méticuleusement construites pour s'insérer dans une société fondée par un processus de co-optation à visée marchande.

Si Carlos Belmonte s'intéresse également à l'image du *cow-boy*, c'est celle du *cow-boy* mexicain qu'il présente, celle qui va émerger après la révolution de 1910 dans l'imaginaire national à l'ouest du pays, et qui va définir un référent identitaire fort. Il se penche ainsi sur les représentations du *Wild West* mexicain dans le cinéma nationaliste, de 1936 à 1940. Les *rancheros*, les *chinas poblanas* (paysannes en costumes traditionnels), les chevaux, sont autant d'éléments qui vont construire une image du *cow-boy* dans le monde paysan et vont s'imposer comme stéréotypes nationaux, liés à l'accomplissement des postulats de la révolution. Ainsi, l'auteur prend les exemples d'un certain nombre de films mexicains de l'époque, tels *Allá en el rancho grande* (*Là-bas à Rancho Grand*, 1936) de Fernando de Fuentes ou encore *¡Ay Jalisco, no te rajes!* (*Hé! Jalisco, ne t'arrête pas!*, 1941) de Joselito Rodríguez, qui vont diffuser une interprétation purement folklorique de la révolution mexicaine. Il montre comment le gouvernement mexicain du président Lázaro Cárdenas (1934-1940) permit au cinéma de proposer une identité romancée de l'ouest du pays qui allait, en apparence, contre sa politique agraire, laquelle avait accéléré la répartition des terres et la division des *haciendas* alors que ces représentations du nationalisme mexicain constituaient en réalité un discours de soutien au gouvernement mexicain.

Dans le chapitre intitulé « *Le Far West*, Orient de l'Amérique? », Mathieu Lacoue-Labarthe souligne l'influence de l'orientalisme européen sur la représentation de l'ouest des États-Unis par un certain nombre d'écrivains, de peintres et de réalisateurs américains dès le xix^e siècle. Ce ne sont pas ici les *cow-boys* mais les Indiens, autres personnages mythiques de l'Ouest, qui sont au cœur de son étude. L'auteur met en avant les éléments qui permirent aux peintres et écrivains de l'époque de rapprocher les tribus indiennes des peuples orientaux (caractéristiques physiques, coutumes, sens de l'honneur). *Le western* connaît son apogée au début des années 1950, période qui correspond au maccarthysme, époque de forte tension et de suspicion généralisée durant laquelle les réalisateurs privilégiaient des genres cinématographiques très typés, manichéens et faciles d'accès. Mathieu Lacoue-Labarthe montre comment écrivains et cinéastes mettent en scène un orient fantasmé et anhistorique, sublimant la question des frontières, des territoires et des civilisations pour alimenter une image romantique de l'Ouest et des Indiens qui bénéficie avant tout à l'industrie cinématographique et crée une idéologie nationale consensuelle.

Mais l'ouest des États-Unis évoque aussi les différents flux migratoires, notamment en provenance de l'Europe, qui affluèrent sur le continent états-unien notamment à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e. Ainsi, si l'immigration italienne qu'étudie Marie-Christine Michaud s'est faite le plus souvent dans les villes industrielles de la côte Est, un certain nombre d'Italiens partirent pour le territoire fantasmé de l'Ouest à la recherche d'emplois et de conditions de vie meilleures. Dans le chapitre sur les migrants italiens dans le Colorado, Marie-Christine Michaud analyse la façon dont John Fante, dans son roman *Wait Until Spring, Bandini* (1938), décrit les péripéties de la famille Bandini ; il souligne les difficultés que de nombreux migrants rencontrèrent dans cet environnement hostile que représentait le Colorado et les différents obstacles qu'ils eurent à surmonter dans leur processus d'américanisation. L'œuvre de Fante, inspirée de son vécu, offre une représentation revisitée du rêve américain et de l'Ouest, qui ne s'apparente plus à une terre promise mais à un territoire stérile, voire destructeur et apporte un nouvel éclairage sur l'expérience des migrants dans l'Ouest américain.

C'est sur les écrits d'Ernest Hemingway que s'est penché Rédouane Abouddahab pour tenter de déterminer la façon dont l'Ouest a pu fonctionner dans l'imaginaire de l'écrivain. Il tente d'aller à l'encontre de la vision épique généralement racontée par les acteurs de l'époque en considérant l'Ouest, non pas comme une image ou un miroir idéal, mais comme « un objet du désir structurellement évanescant et perdu ». Rédouane Abouddahab analyse plus particulièrement deux nouvelles écrites en 1933 (« *Wine of Wyoming* » et « *The Gambler, the Nun, and the Radio* ») qui sont, selon lui, très éclairantes sur la façon dont Hemingway décrit la montagne (et donc les Rocheuses), qui, si elle a représenté un obstacle majeur pour les émigrants dans l'extension du territoire nord-américain lors de conquête de l'Ouest, peut également être envisagée comme le symbole d'une limite ontologique associant et dissociant la vie et la mort. Ces deux textes offrent, selon l'auteur de ce chapitre, une mise en scène de l'américanité comme discours, un ensemble d'éléments censés être consensuels, d'ordre à la fois mythique, religieux, institutionnel, et historiographique, qui sont symptomatiques de l'américanité et de l'Ouest comme « métarécit idéologisé ».

C'est dans les textes du poète et dramaturge saint-lucien, Derek Walcott, que Laurence Bécél trouve une écriture de l'Ouest. L'auteure souligne que c'est au travers de l'écriture poétique que Walcott participe à la construction de l'identité antillaise, visant à confronter les Européens avec l'altérité, les contraignant à comprendre ce que les colons avaient imposé aux habitants des « Indes Occidentales ». Le positionnement du locuteur à l'ouest ou à l'est de l'Atlantique est incertain, et l'appréhension de ce territoire de l'Ouest passe par l'utilisation de la langue vernaculaire locale et du référentiel géographique de l'île. Il s'agit, pour Walcott, de renverser le rapport de domination assigné par le colonialisme artistique dans la perception du réel. Son regard est à rebours de la préférence nationale états-unienne pour qui l'Ouest attire le regard, les convoitises et le désir de conquête. Pour les Américains blancs, l'Est renvoie au Vieux Monde, c'est-à-dire à l'Europe, un territoire corrompu dont Walcott, au contraire, veut s'affranchir. Pour le poète, le regard vers l'Est est un retour aux origines qui valorise et permet de relancer la création. En effet, Laurence Bécél souligne que le locuteur des poèmes regarde de l'autre côté de l'Atlantique, à l'Est, vers les terres de ses origines africaines et européennes. Si l'œuvre de Walcott ne semble pas s'opposer aux formes poétiques nées à l'est de l'Atlantique, c'est une problématique lancinante dans les poèmes dotés d'une dimension métapoétique, où la course du soleil vers l'Ouest représente une « métaphore du défi » lui permettant de se détacher d'une tradition héritée de l'Est.

Ainsi, les contributeurs de cette partie mettent en avant, chacun à leur manière, l'importance de l'Ouest des Amériques dans les arts et tous s'accordent bien à souligner la façon dont les artistes, réalisateurs, écrivains ou poètes questionnent un imaginaire fantasmé pour reconstruire une réalité collective.

Ainsi, l'Ouest américain, dans la pluralité de ses espaces et de ses représentations, qu'il s'agisse de réalité géographique, d'impact social ou politique, de récits ou de manifestations esthétiques, continue de jouer un rôle prépondérant dans les consciences collectives nationales autant que dans les expressions individuelles. C'est bien cette identité protéiforme de l'Ouest que cet ouvrage veut comprendre.